

qui, imposée aux enfants ou prodiguée sans mesure, les ennuie ou les fatigue ; mais on évitera tout point de contact avec cette horrible chose qu'on appelle l'entraînement.

Je prévois avec épouvante le moment où, sous prétexte de progrès, pour donner à nos enfants la force, l'adresse, l'insensibilité à la douleur, qui caractérisent les athlètes anglais, on nous conseillera d'employer quelques-uns des procédés à l'aide desquels leurs muscles deviennent à la fois durs et élastiques, leur peau ferme et en même temps lisse et transparente, leur poitrine saillante, leur respiration profonde et capable de longs efforts. On ne manquera pas de citer le succès que l'art a obtenu sur le corps des animaux, en développant et fortifiant telle ou telle partie osseuse ou charnue. Les bœufs de Durham, les moutons de Dishley, les chevaux de course, toutes ces races seront citées en exemple par ceux qui croient possible et utile de faire de nos enfants autant d'Hercules ou autant d'Adonis. Déjà un auteur anglais s'est écrié, dans un naïf enthousiasme : « Auprès d'un artiste tel que Backwell, qu'est-ce que Michel-Ange ! ? »

Mais comme je l'ai prouvé plus haut, le droit de l'enfant, le devoir de la famille s'opposent à toute expérimentation de ce genre ; aussi je ne saurais trop recommander d'être sobre d'exercices gymnastiques et de repousser tout procédé qui aurait quelque affinité avec cette éducation bestiale.

La famille y veillera. Son devoir en ce qui concerne l'éducation physique est d'autant plus rigoureux qu'elle ne le partage avec personne ; le soin des premières années lui est dévolu exclusivement, et plus tard l'alimentation, le régime, les exercices dépendront en grande partie de la dépense qu'elle voudra ou pourra faire.

Mais ce devoir ne va pas, comme on l'a si souvent écrit, jusqu'à faire souffrir les enfants, sous prétexte de fortifier leur tempérament et de les préparer aux épreuves de la vie.

Plusieurs moralistes, à cet égard, sont allés beaucoup trop loin.

Ce qui importe avant tout et au-dessus de tout, c'est de donner à l'âme une trempe forte : l'âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime.

On peut avoir été élevé délicatement et être cependant capable de résister aux plus dures épreuves. L'agilité, la force, la santé ne sont point le partage exclusif de ceux qui ont été exposés dans leur jeune âge aux injures des saisons. Quelques fois même, au contraire, des ménagements que l'on pourrait juger excessifs ne sont que salutaires, en mettant l'enfant à l'abri des secousses qui auraient compromis sa constitution non encore formée ; et ensuite, par le progrès naturel de l'âge, et par l'effet même de ces soins, l'enfant débile deviendra un homme fort.

C'est mal raisonner, ce me semble, que de dire : « Je vais exposer, à l'âge de dix ans, la santé de mon fils, afin qu'à trente ans il n'ait plus de danger à craindre. »

On veut qu'il soit capable de vivre ou sur le rocher brûlant de Malte ou dans les glaces du pôle. Ce désir est fort raisonnable ; et il est très probable que, quand son tempérament sera formé, il pourra supporter les températures extrêmes : tout le monde, ou à peu près, le peut. Mais, en attendant, ce n'est pas là une raison pour qu'à l'âge de dix ans on l'expose tête nue au soleil d'août, pour qu'en décembre on le fasse courir presque sans habits au milieu des neiges. Le succès hygiénique de ces procédés recommandés par Locke est fort douteux : une fièvre inflammatoire ou une fluxion de poitrine en est une suite plus probable.

Il n'est pas très sage, dans la perspective d'un avantage à venir, de provoquer un péril présent. Rousseau croit que s'il est dangereux pour les hommes de boire froid quand ils ont chaud, c'est parce qu'on les en a empêchés dans le jeune âge, et il prétend que si, au contraire, on accoutumait les enfants à boire de l'eau glacée lorsqu'ils sont en sueur, ils pourraient le faire impunément étant hommes. Quels parents voudraient tenter cette épreuve homicide ? Il est plus sensé, à ce qu'il me semble, de raisonner tout autrement et de dire : « Formons de notre mieux le moral de notre enfant, afin que devenu homme, s'il a à la fois et bien chaud et bien soif, il ait le courage de s'abstenir de boire. »

C'est l'âme, je le répète, c'est la volonté qui domine tout, qui fait tout. Sans doute il a été utile à Henri IV d'avoir couru sur les montagnes pendant son enfance, avec les jeunes pâtres ; d'autres princes ont été élevés dans le palais de leur père et n'en ont pas moins été, dans l'occasion, de rudes soldats.

Les mères et les pères de famille peuvent donc se tranquilliser et soigner en toute sécurité la santé de leurs chers enfants, les tenir chaudement en hiver, les faire jouer sous les ombrages en été. Tout cela ne leur fera aucun mal.

Ils laisseront les philosophes soutenir, sur la foi de quelques auteurs très suspects, que les Germains plongeaient impunément les nouveau-nés dans l'eau glacée, et ils continueront d'employer l'eau tiède. Ils laisseront ces mêmes philosophes dire que, pour les accou-

tumer à se mouiller impunément les pieds, il faut les obliger à courir les rues pleines de boue ou de neige avec des souliers moués ou percés ; et ils continueront de tenir leurs pieds chauds et propres.

« Mais voyez, dit Locke, comme les petits paysans se portent bien, quoiqu'ils courent nu-pieds. »

Je répondrai à ce philosophe, d'ailleurs fort recommandable, qu'il n'a pas tenu registre de la mortalité dans les villages, qui sevit quelquefois sur les enfants d'une façon cruelle ; je lui dirai aussi qu'il prêché là une mauvaise doctrine. Oui, sans doute, il y a de pauvres petits enfants qui ne portent point de chaussures ; mais cela n'est ni sain ni propre. Une paire de sabots de trente centimes et dure tout un hiver. Quelle affreuse misère, grand Dieu ! que celle d'une famille qui, faute de trente centimes, le laisse jangler dans cette affreuse boue des villages, dont les citadins, accoutumés à leurs rues pavées, ne peuvent se faire une idée ! Ser ce point et sur d'autres points analogues, quoi qu'aient pu dire tant d'écrivains plus ou moins célèbres, je repousse de toutes mes forces cette doctrine qui considère comme les conditions de la vie normale les privations imposées par la misère. S'il y a des enfants qui se passent de chaussures, j'en conclus, pour un fait déchaussé les enfants des riches, mais qu'il faut chauffer ceux des pauvres.

Je pourrais, relativement à la nourriture, aux vêtements, au sommeil, faire des observations analogues. Je m'en rapporte au bon sens et à la sagacité des pères de famille.

L'enfance, je le répète, n'est point l'âge des privations, parce que c'est un âge de formation ; et si à la campagne les privations peuvent être souvent sans danger, la vie artificielle des villes a des conditions toutes différentes, et il est très probable que si, dans les villes, l'enfance, déjà privée d'un air parfaitement pur, n'était pas entourée de soins et de précautions extrêmes, elle s'étiolerait et dépérirait rapidement. — Manuel Général de l'Instruction Primaire.

BARRAU.

## Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

### L'ÉRABLE. (1)

Parti du nord, l'hiver, en frissonnant,  
Déroule aux champs son froid manteau de neige ;  
L'arbuste meurt et le hêtre se fend.  
Seul au désert, comme un roi sur son siège,  
Un arbre encor ose lever son front,  
Par les frimas couronné d'un glaçon ;  
Cristal immense où brillent scintillantes  
D'or et de feu mille aigrettes flottantes,  
Flambeau de glace, étincelant la nuit,  
Pour diriger le chasseur qui le suit :  
Du Canada c'est l'érable chérie,  
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

Mais quand zéphir amollit les sillons,  
Que le printemps reparait dans la plaine,  
Le charme cesse : ils tombent ces glaçons,  
Comme des bals la parure mondaine  
Dont la beauté s'orne tous les hivers.  
L'arbre grisâtre échauffé par les airs,  
Verse des pleurs de sa sottie entr'ouverte,  
Comme un rocher, sulte une écume verte ;  
Mais douces pleurs, nectar délicieux,  
C'est un breuvage, un mets digne des dieux :  
Du Canada c'est l'érable chérie,  
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

L'été s'avance avec ses verts tapis ;  
Et libre enfin du bourgeon qui la couvre,  
En festons verts sur chaque rameau gris,  
Comme un trident, une feuille s'entr'ouvre.

(1) Cette jolie pièce se trouve dans le " Répertoire National " de M. Huston, à la date 1836, avec l'initiale R. pour signature. Nous avons tenté en vain d'en découvrir l'auteur. Poésie gracieuse, noble et patriotique, elle n'est cependant point sans quelques défauts. L'auteur a fait érable féminin, tandis que tous les dictionnaires font cet arbre masculin. Les exigences de la rime ont peut-être voulu cette licence. Assez souvent on dit dans nos campagnes : une belle érable, de belles érabes. Comme l'arbre est à nous et que les genres sont arbitraires et n'ont d'autre règle que l'usage, le poète a cru sans doute que l'Académie Française nous permettrait de choisir celui de l'érable, qui serait alors la reine de nos forêts, comme le chêne en est le roi.